

LE PROCÈS KRANTZ
OU
UN FAIT DIVERS QUI AURAIT PU DEVENIR
UN ROMAN GIDIEN

par
CLAUDE FOUCART

Le séjour d'André Gide à Berlin, au début de l'année 1928, est un événement étonnant si l'on considère la variété des activités que l'écrivain français mena entre le 17 janvier et le 3 février.¹ Nous possédons heureusement de nombreuses indications sur les rencontres que Gide put faire en cette ville qui ne manquait pas de l'attirer. Il arrive d'ailleurs dans la capitale allemande à point nommé. Car l'opinion publique est littéralement captivée par un procès des plus bizarres, un étrange roman-feuilleton si l'on s'amuse à lire les journaux de l'époque, ce que Gide, de toute évidence, fit. Dans la longue conversation qu'elle eut, à diverses reprises, «entre 1975 et 1981»², avec Jean-Michel Palmier, Lotte Eisner se souvient d'avoir vu Gide «à Berlin en 1928 pour le *Berliner Tageblatt*» et elle décrit ainsi les faits :

[Gide] y était venu à l'occasion d'un procès auquel était mêlé le futur écrivain E. E. Noth... Il s'agissait d'un meurtre commis par un lycéen. Il était question de jalousie, d'homosexualité..., il voulait que je lui envoie toutes les coupures de journaux sur ce procès car il songeait à en tirer un sujet de roman... C'est assez étrange, il n'a jamais écrit ce livre, et dans ses mémoires il ne parle pas de cet épisode.³

Certes, les causes de la venue d'André Gide à Berlin sont multiples. Mais le procès Krantz allait éveiller son attention pour plusieurs raisons. Tout d'abord, cet immense déballage de faits psychologiques et cette condamnation

1. André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris, 1951, p. 870.

2. Jean-Michel Palmier, «Les longues vacances de Lotte H. Eisner», in *Exilés en France : Souvenirs d'antifascistes allemands émigrés (1933-1945)*, Paris : Maspéro, 1982, p. 312.

3. *Ibid.*, pp. 300-1.

d'une éducation pratiquée aux dépens de l'enfant ne pouvaient que renforcer la curiosité de Gide face à tous les événements qui se produisaient à Berlin, curiosité partagée par ses amis. Le comte de Kessler dira le 7 novembre 1932 que Roger Martin du Gard était « fasciné » à Berlin « par la rue » : « les hommes qu'il voit dans la rue seraient tout différents des Parisiens ». ⁴

Ensuite, le procès Krantz abordait largement le problème de l'adolescence. Et l'auteur de *Corydon* et de *Ne jugez pas* (1930), celui qui découvrait en Dostoïevski un écrivain s'attachant « particulièrement aux cas déconcertants, à ceux qui se dressent comme des défis, en face de la morale et de la psychologie admises » ⁵, fut tout naturellement intrigué par une histoire qui aurait pu trouver sa place à côté de celle de *L'Affaire Redureau*. Une phrase de Marcel Jouhandeau, dans les « Réflexions familières sur la justice humaine » qui terminent son ouvrage intitulé *Trois Crimes rituels*, illustre au mieux ce que Gide devait alors ressentir :

Si l'objet profond de la littérature, le seul qui en justifie pleinement l'existence, est la connaissance de l'être humain, attendu que nulle part on ne peut l'étudier mieux que dans les prétoires, ne serait-il pas souhaitable qu'un écrivain figurât, comme par principe, parmi les jurés ? ⁶

Gide avait été juré du 13 au 25 mai 1912, à la Cour d'Assises de Rouen. En 1928, il doit se contenter de lire les coupures de journaux que Lotte Eisner lui envoie ou d'entendre le récit du procès Krantz que lui font ses amis allemands.

Surtout, n'accordons point une faible importance à la curiosité qui porte André Gide à suivre le déroulement de cette étrange histoire. Car elle ouvre la voie à une meilleure connaissance des sujets et des personnes qui amènent l'écrivain français à observer avec soin cette Allemagne tourmentée que fut la République de Weimar. Pierre Bertaux, dans ses souvenirs, indique que « Gide s'est prodigieusement et longuement amusé à Berlin ». ⁷ Mais l'essentiel est pourtant bien un souci permanent de s'informer sur les sujets les plus divers. Dans *Les Cahiers de la Petite Dame* est cité le nom du « fameux Magnus Hirschfeld (ce spécialiste des questions sexuelles) » que Gide déclare, en octobre 1934, avoir « connu à Berlin ». ⁸ A la date de 1928, Magnus Hirschfeld est un savant célèbre, une personnalité placée à gauche de l'éventail politique et,

4. Harry Graf Kessler, *Tagebücher 1918-1937* (Francfort s. M. : Insel Verlag, 1979), pp. 694-5.

5. Gide, *Dostoïevski* (Paris : Gallimard, coll. « Idées », 1970), p. 156.

6. Marcel Jouhandeau, *Trois Crimes rituels* (Paris : Gallimard, 1962), p. 81.

7. Pierre Bertaux, « Un étudiant français à Berlin... », *Revue d'Allemagne*, avril-juin 1982, p. 350.

8. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II (Paris : Gallimard, 1974), p. 463.

pour cette raison ainsi qu'à cause de positions courageuses prises dans le domaine de la libéralisation des mœurs et des lois, souvent critiquée et soumise aux quolibets de certains collègues. Dans le livre qu'il publia en 1953, le psychologue Hans Blüher met en valeur, avec une certaine ironie maligne, un aspect qu'il veut scandaleux de l'action menée par Magnus Hirschfeld. Certes, il est, même pour Blüher, «la plus connue des personnes luttant pour la suppression du paragraphe 175 du Code Pénal» concernant les homosexuels allemands. Mais Hans Blüher rapporte aussi, avec délice, les petits potins sur celui qui, selon lui, porte le surnom de «Tante Magnesia».⁹ Dans *Die literarische Welt* du 25 mai 1928, un article sera consacré à Hirschfeld à l'occasion de son soixantième anniversaire. Le psychologue rédige lui-même ce papier dans lequel il décrit sa carrière, lui qui est passé de l'étude des langues modernes à celle des sciences naturelles et de la médecine.¹⁰ Un point fondamental le rapproche d'ailleurs d'André Gide, c'est l'analyse qu'il fait du «cas Wilde» («Der Fall Wilde»). A ses yeux, cette scandaleuse affaire doit nous amener tout naturellement à penser que «la science n'existe pas pour elle-même, mais pour les hommes».¹¹

Gide connaît les conceptions scientifiques de Magnus Hirschfeld bien avant le séjour qu'il fait à Berlin en 1928. Dans le *Corydon*, il parle de la théorie du «troisième sexe» et avoue que l'«un des grands défauts» de son propre livre est justement de ne s'être point occupé des cas «d'inversion, d'efféminement, de sodomie» sur lesquels porta essentiellement l'attention de Magnus Hirschfeld.¹² Qu'il ait eu vraiment envie d'aborder ces problèmes est une autre question. Toujours est-il que, durant son séjour à Berlin en 1928, André Gide se rendit chez Hirschfeld. Thea Sternheim avait organisé cette visite. Pierre Bertaux nous rapporte ses impressions : «Je me souviens de la stupeur de Gide, à Berlin, en 1928, au sortir de la visite de l'Institut des recherches sexologiques de Magnus Hirschfeld.»¹³ Si l'on veut bien s'en référer à Hans Blüher,

9. Hans Blüher, *Werke und Tage. Geschichte eines Denkers* (Munich : Paul List Verlag, 1953), pp. 332-3.

10. Magnus Hirschfeld, «Literarisches Selbstbekenntnis / Zu meinem 60. Geburtstag», *Die literarische Welt*, 25 mai 1928, p. 11. Le Dr. Magnus Hirschfeld (1868-1935) avait eu, à côté de ses travaux sur la sexualité, une activité politique. Il signa notamment en 1919 l'appel lancé par le «Comité politique des travailleurs intellectuels» (Politischer Rat geistiger Arbeiter), à côté de Heinrich Mann, Kurt Hiller, René Schickele et Gustav Wyneken : appel invitant les «prolétaires et les travailleurs intellectuels» à s'unir pour renverser le pouvoir en place (Kurt Hiller, *Radioaktiv*, Limes Verlag, 1960, p. 20).

11. *Ibid.*, p. 11.

12. Gide, *Corydon* (Paris : Gallimard, 1926), p. 11. *Le Troisième Sexe. Les Homosexuels de Berlin*, de Magnus Hirschfeld, est paru en 1908 chez J. Rousset (Paris).

13. Pierre Bertaux, *La Vie quotidienne en Allemagne au temps de Guillaume II en*

avec toutes les réserves d'usage sur la méchanceté pouvant exister entre collègues, le spectacle avait certainement de quoi provoquer l'étonnement de Gide. En effet, assistant à l'une des «soirées» durant lesquelles se réunissaient les proches de Hirschfeld, Hans Blüher décrit cette «curieuse société» avec «un sous-officier à la forte voix de basse» et des «vêtements de femme»; «une courte traîne» et un chapeau avec «une grande plume d'autruche». Suit un hermaphrodite, puis un androgyne.¹⁴ René Crevel, qui était aussi en cette année 1928 à Berlin, rapporte aussi ses impressions dans un article publié en juin 1934 dans *Documents* ¹⁵ :

Il y a quelques années, à Berlin, au musée Hirschfeld [sic], on voyait, documents et preuves à l'appui, comment, dès leur retour à la vie civile, d'anciens uhlands, du type le plus brutal, le plus soudard, le plus trousseur de filles, se trouvaient atteints d'éonisme.

Et, dans *Etes-vous fous ?* (1929), Crevel écrira aussi une satire de «l'institut sexuel du D^r Optimus Cerf-Mayer» ¹⁶, dans laquelle Klaus Mann, l'ami de René Crevel, retrouvera les traits de Magnus Hirschfeld malheureusement présenté, à ses yeux, comme «une sorte de monstre... qui dévore chaque jour au moins un hermaphrodite ou un travesti».¹⁷

André Gide eut, par la suite, après le saccage de l'institut par les nazis en 1933 et la fuite en France, la possibilité de revoir Hirschfeld qui, par ailleurs, lui fournit des renseignements sur la législation pénale en U.R.S.S. vis-à-vis des homosexuels.¹⁸ Et, justement en 1934, Magnus Hirschfeld aura l'occasion d'écrire à Gide sur papier à en-tête de la «Ligue mondiale pour la réforme sexuelle sur une base scientifique» et de l'institut de sexologie «transféré de Berlin à Paris», 24, avenue Charles-Floquet (VII^e), et dont le secrétaire général est le disciple de Hirschfeld, Karl Giese :

Monsieur
André Gide
1 bis, rue Vaneau
Paris 7^e

Paris, le 24 Septembre 1934.

1900 (Paris : Hachette, 1962), p. 203.

14. Hans Blüher, *op. cit.*, pp. 332-3.

15. René Crevel, «Tandis que la pointolle se vulcanise la baudruche», *Les Pieds dans le plat* (Paris : Jean-Jacques Pauvert, 1974), p. 301.

16. Crevel, *Etes-vous fous ?* (Paris : Gallimard, 1981, coll. «L'Imaginaire»), p. 134.

17. Klaus Mann, *Der Wendepunkt* (Munich : Ed. Spangenberg, 1976), p. 270. A noter que Yukio Mishima, dans *Confession d'un masque* (Paris : Gallimard, 1983, coll. «Folio», p. 45), cite Hirschfeld à propos des «Images de saint Sébastien».

18. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, cité *supra*, p. 413 (24 octobre 1934).

Cher Monsieur et Ami 19,

Depuis un an et demi, je me trouve dans votre beau pays sans avoir eu le plaisir de vous rencontrer. Je saisis avec d'autant plus d'empressement l'occasion qui s'offre à moi en ce moment : des amis arrivés dernièrement de Russie me demandent d'intervenir auprès de vous au sujet d'une question très importante concernant la Russie — question que j'aurais préféré vous exposer oralement. 20

Puis-je compter sur le plaisir de vous voir chez moi, cher Ami, ou préférez-vous que j'aïlle, avec mon collaborateur Karl Giese (que vous avez connu chez moi à Berlin) et mon élève chinois Tao-Li, vous rendre visite.

Je serais très heureux de recevoir un mot ou un coup de téléphone me fixant rendez-vous, et vous prie, cher Monsieur et Ami, de croire à l'assurance de mon très amical souvenir.

Magnus Hirschfeld.

Ce rendez-vous fut certainement le dernier. Car Hirschfeld allait mourir en 1935. Mais ce long aparté n'est point négligeable. Car, au moment où Gide rencontre Magnus Hirschfeld, à Berlin en 1928, le savant allemand prend part au procès Krantz en tant qu'expert. Il est donc tout à fait vraisemblable que Gide se soit entretenu de l'affaire Krantz avec lui, d'autant plus que ce procès n'est qu'un maillon dans une chaîne d'observations beaucoup plus vaste.

Pour nous limiter à la République de Weimar, notons qu'à la suite d'un autre procès important André Gide avait déjà fait appel à l'un de ses amis pour obtenir des renseignements. Il s'agit ici du « cas Grupen » qui connut, en 1921, un retentissement certain. De grands journaux comme *Die Weltbühne* et *Das Tagebuch* vont même lui consacrer des articles.²¹ De quoi est-il question ? Tout simplement d'une affaire qui était une variation de celle que nous connaissons en France sous le nom de Landru : « Peter Grupen, comme Monsieur Landru, avait connu ses victimes par l'intermédiaire de petites annonces ». ²² Et, à propos des crimes de Grupen, va naturellement être soulevé le problème de ces petites annonces dont le journaliste du *Tagebuch* signale qu'elles traduisent cette impossibilité dans laquelle se trouvent « beaucoup de gens » de « faire connaissance d'un partenaire ». Il ajoute alors : « Par aucun

19. Original dactyl. signé, Bibl. litt. J.-Doucet, γ 598.1, 1 p. 1/4, 270 x 218 mm.

20. Magnus Hirschfeld montre une grande prudence dans l'exposé des motifs de sa visite. Il s'agit de renseignements que lui ont fournis des amis russes.

21. Il s'agit de l'article de Bruno Manuel, « Der Fall Grupen », *Die Weltbühne* (XVIII^e année, 22 déc. 1921, p. 653) et de celui, non signé, dans le *Tagebuch* de Berlin (XXI^e année, 31 déc. 1921, p. 653).

22. *Das Tagebuch*, n^o cité, p. 1618.

autre moyen, Landru, Grupen n'auraient pu trouver leurs victimes, c'est-à-dire des femmes toutes prêtes à recevoir leur appel, aussi facilement.»²³ Et, dans la bonne tradition de la République de Weimar, c'est finalement toute une suite de questions éthiques qui se trouve exposée sur la place publique. Bruno Manuel, dans *Die Weltbühne* du 22 décembre 1921, déclare que la peine de mort n'est pas chose morale : «Chaque meurtre, exécuté par l'un d'entre nous, retombe finalement sur tous.»²⁴ Et «qui peut bannir la poussée de l'inconscient» ? En fait, «des actes de cruauté ont déjà échappé à maintes âmes dont ne pouvait attendre que des preuves d'humanité».²⁵ Avec la peine de mort, «au meurtre répond le meurtre».²⁶

André Gide va demander à Ernst Robert Curtius un complément d'information :

Suivez-vous cet étrange procès qui se juge à Hirschberg, de ce Silésien Peter Grupen...? S'il vous paraît présenter un intérêt suffisant, vous devriez bien conserver les journaux qui en parlent non pour me les envoyer, mais pour me les montrer vous-même, quand nous nous reverrons.²⁷

A sept ans d'intervalle, nous découvrons chez Gide la même méthode d'investigation, le même recours à un ami ou à une connaissance susceptible de lui constituer un dossier. Gide semble très au courant de ce qui se passe dans les tribunaux allemands. Il pratique avec soin la recherche du fait divers qui «bouscule certaines notions trop facilement acceptées, et qui, déclare-t-il, nous force à réfléchir».²⁸ Il accorde aux récits puisés dans les journaux une grande importance dans la mesure où les «récits personnels», qu'il ne méprise point, risquent de tomber dans le domaine trop vague des «confidences».²⁹

Mais il faut le rappeler, comme le fait Gide avec insistance, qu'«un des ressorts de notre activité» est «la curiosité», c'est-à-dire une entreprise dont il est d'ailleurs facile de repérer l'existence, par exemple, dans l'intérêt qu'attache Gide à la connaissance de son traducteur Felix-Paul Greve, «ce jeune homme effrayant».³⁰ La «curiosité» n'est point intrusion violente dans la vie de l'autre, mais parfait examen du cas, avant même de faire la rencontre de la

23. *Ibid.*, p. 1618.

24. Bruno Manuel, art. cité, p. 653.

25. *Ibid.*, p. 653.

26. *Ibid.*, p. 653.

27. *Deutsch-Französische Gespräche 1920-1950* (Francfort s. M. : Vittorio Klostermann, 1980), p. 43 (lettre du 8 décembre 1921).

28. Gide, *Ne jugez pas* (Paris : Gallimard, 1969), p. 146.

29. *Ibid.*, p. 147.

30. Basil D. Kingstone, «L'étrange Allemand de 1904», *BAAG* n° 25, janvier 1975, p. 53.

personne.³¹ Gide observe avec soin Greve³², effectue ce qu'il définit pour Julien Green comme une «montée vers le crime».³³ N'y a-t-il point là ce «courage tentateur du regard le plus aigu qui est désir ce qui est redouté», courage analysé par Nietzsche dans *Die Geburt der Tragödie* ?³⁴ Et cette attraction, qui est en même temps frémissement devant l'interdit et complicité amusée, n'apparaît-elle pas comme une qualité indispensable à celui qui sait et qui veut «regarder à travers les fentes de la culture» ?³⁵ Elle devient, sans aucun doute, aveu de sympathie à partir du moment où, comme le dira Gide, «ma main touche la sienne», celle de Greve durant la fameuse conversation³⁶, mais aussi sentiment mêlé de prudence, de réserve intérieure : Gide avoue qu'il a préparé une réponse si Greve tente de le «taper».³⁷ La «montée vers le crime» est à la fois franchise, ouverture sur l'Autre, et stratégie de la connaissance qui demande une certaine distance vis-à-vis de la personne observée.

La «curiosité» gidiennne est, dans le cas du procès Krantz, renforcée par l'idée que la «justice humaine» est «chose douteuse et précaire».³⁸ De plus, Gide est parfaitement informé sur tout un aspect de la réflexion allemande à propos de la sexualité et du rôle de l'école dans l'éducation des jeunes. Le 24 août 1921, Ernst Robert Curtius signale que Gide connaît le livre de Hans Blüher sur le mouvement des Wandervögel, et il lui indique immédiatement la parution d'un autre ouvrage de Blüher sur «le rôle de l'érotisme dans la société masculine» (*Die Rolle der Erotik in der männlichen Gesellschaft*), livre paru chez Diedrichs à Iéna en 1921.³⁹ Le 14 octobre de la même année, Curtius parle à Gide de Gustav A. Wyneken qui vient d'être condamné (un autre procès !) à un an de prison et qui était le directeur du Centre Éducatif de Wickersdorf. Wyneken, qui avait poursuivi un combat à la gauche de l'échiquier politique à la fin de la Première Guerre Mondiale, vient de publier son

31. Gide avait été informé sur Greve par Karl Voelmoeller (1878-1948).

32. Kingstone, «L'Etrange Allemand de 1904», *BAAG* n° 32, octobre 1976, 26-7.

33. Julien Green, *Œuvres complètes*, Bibl. Pléiade, t. IV, 1975, p. 805.

34. Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie*, Stuttgart : Reclam Verlag, 1961, p. 4.

35. Gide, *Journal 1889-1939*, p. 183. V. Christina H. Roberts-Van Doordt, «Gide et la fonction de la littérature d'après son Dostoïevski», *André Gide* 3, 1972, p. 68.

36. Kingstone, art. cité, p. 27.

37. *Ibid.*, p. 37.

38. Gide, *Ne Jugez pas*, éd. citée, p. 9.

39. *Deutsch-Französische Gespräche...*, op. cit., p. 38. Hans Blüher avait publié, en 1910 à Leipzig, *Familie und Männerbund (Famille et groupe formé d'hommes)*, puis, à Prien en 1920, *Die deutsche Wandervogelbewegung. Ein erotische Phänomen (Le Mouve-*

livre *Eros* qui, lui aussi, aborde le problème de la sexualité à l'âge scolaire.⁴⁰ Gide reçoit la brochure de Wyneken et remercie Curtius le 22 octobre.⁴¹ A noter aussi qu'André Gide aura l'occasion de s'intéresser au théâtre de Bruckner grâce à Robert Levesque qui le conduisit voir la dernière pièce de l'auteur allemand jouée à «l'Œuvre» en fin décembre 1931 : «paroxysme perpétuel de la sexualité chez quelques étudiants. Goût du cynisme et de la cruauté, surcharge, excès», note Robert Levesque.⁴² Il s'agit de la pièce *Le Mal de la Jeunesse (Krankheit der Jugend)*, qui fut jouée sur deux scènes parisiennes et atteignit le chiffre de deux cents représentations au Théâtre de l'Œuvre, ce qui montre bien le succès rencontré par Bruckner en France. Dans la pièce *Les Criminels*, jouée à Paris en 1929, Ferdinand Bruckner s'en était déjà violemment pris à la justice.

Au début de 1928, Gide a ainsi une nouvelle occasion d'observer un climat social et intellectuel bien différent de celui qui pouvait être décelé en France. Les faits évoqués durant le procès Krantz sont apparemment simples. Lorsqu'il commence, le 9 février 1928, le *Frankfurter Zeitung* donne comme titre à son article : «L'Élève au banc des accusés».⁴³ Un journal berlinois parle du «grand procès sur l'assassinat d'un élève».⁴⁴ Et, pour compléter le tout, le *Berliner Lokalanzeiger* du 9 février⁴⁵ résume, sous un titre étonnant («Le Héros du jour»), les données de ce procès qui s'ouvre à Moabit : «L'élève Paul Krantz, né le 25 février 1909 à Berlin, dernier domicile à Mariendorf, Richterstr. 46, depuis le 2 juillet 1927... en détention préventive..., est accusé d'avoir tué avec l'aide de l'élève Günther Scheller, depuis décédé, et avec préméditation, l'apprenti cuisinier Hans Stephen.»⁴⁶ Sling, dans son article de la *Vossische Zeitung* du 10 février 1928, résume la complexité du problème : drame de la jalousie, drame de la sexualité qui commença lorsque Paul Krantz

ment allemand des Eclaireurs. Un Phénomène érotique).

40. *Ibid.*, p. 39. Gustav Wyneken (1875-1964) avait basé son système pédagogique sur le primat de l'esprit. Il était largement influencé par l'œuvre de Karl Spitteler et celle de Stefan George (cf. Blüher, *op. cit.*, p. 244).

41. *Ibid.*, p. 41 (lettre du 22 octobre 1921).

42. Robert Levesque, *Journal, BAAG* n° 60, octobre 1983, pp. 465-6 (31 décembre 1931). Sur le succès de Bruckner en France : Hans Christof Wächter, *Theater im Exil. Sozialgeschichte des deutschen Exiltheaters 1933-1945*, Munich : Hanser Verlag, 1973, p. 61.

43. *Frankfurter Zeitung*, 9 févr. 1928, p. 2 : «Der Primaner auf der Anklagebank».

44. *Berliner Tageblatt*, 9 févr. 1928, p. 1 : «Beginn des grossen Schülermordprozess».

45. *Berliner Lokalanzeiger*, 9 févr. 1928, p. 1 : «"Der Held" des Tages».

46. *Ibid.*

révéla à Günther Scheller que sa sœur Hilde était enfermée dans la chambre à coucher avec Stephan, l'ennemi mortel («*Todfeind*») de Günther. Car «*Günther avait un penchant pour les jeunes filles, mais se donnait à des hommes afin de leur soutirer de l'argent*», et Stephan dévoila un jour le pot aux roses ! De plus, Hilde s'était donnée à Paul «*pour une nuit*» et était ensuite retournée auprès de Stephan. Krantz s'était alors consolé avec Elli qui, ajoute Sling, «*appartenait à Günther*». De ce fait, Günther sortit de la maison familiale, alla chercher «*une fille de rue*» et, pour finir, tua Stephan et se donna la mort. Ce sont les «*événements d'une nuit*» parfaitement résumés par le journaliste !⁴⁷

Ce procès attira un nombreux public. On observe même la présence d'un groupe de Siamois ! De nombreuses dames parmi les spectateurs. Comment Thomas de Quincey appelait-il son livre, d'une ironie amère, sur ce sujet ? «*L'assassinat considéré comme l'un des beaux-arts*».⁴⁸ L'allusion à Thomas de Quincey laisse pressentir que les débats seront des plus variés. Mais un autre aspect ne sera pas non plus absent : «*Il n'y a aucune sorte de psychologie, aucune partie du corps, aucune parcelle de l'esprit, pour laquelle un expert ne soit aujourd'hui présent.*»⁴⁹ On comprend maintenant mieux l'attention que Gide porta à ce procès. Car, comme le souligne Jean Delay, il attache une grande importance à l'examen des déséquilibres intérieurs.⁵⁰ Dans son *Dostoïevski*⁵¹, il définira lui-même sa conception des choses en disant qu'il s'agit de comprendre «*les paysages intérieurs de la psychologie*», entreprise d'autant plus difficile que «*le regard tend spontanément et presque inconsciemment à la simplification*». Alors que justement ce regard de bien des écrivains se crée des «*paysages*» de l'âme qui ne sont que des jardins à la française, s'ingénie à «*discerner dans une figure des lignes nettes, à en offrir un tracé continu*», à suivre l'exemple de Balzac chez qui «*le besoin de stylisation l'emporte*», il existe, notamment chez les enfants, des domaines qu'«*on ne rencontre presque pas... dans nos romans*»⁵², de nombreux «*états bizarres, pathologiques, anormaux*» dont André Gide n'hésite pas à affirmer que «*peut-être [ils] ne sont même pas rares, mais que simplement nous n'avions pas su [les] remarquer*».⁵³ Ainsi le procès Krantz est l'une de ces rares occasions qui permet-

47. *Vossische Zeitung*, 10 févr. 1928.

48. *Berliner Lokalanzeiger*, 9 févr. 1928.

49. *Ibid.*

50. Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. I (Paris : Gallimard, 1956), p. 18.

51. Gide, *Dostoïevski*, éd. citée, pp. 153-4.

52. *Ibid.*, p. 153.

53. *Ibid.*, p. 156.

tent à l'écrivain de dépasser une vision volontairement clarificatrice de la psychologie, de percevoir l'invisible derrière le normal. Le regard gidien est certes attiré par «la netteté des contours», refus du «vague», absence d'«ombre»⁵⁴ : cette ombre que Gide définissait, en juin 1919, comme la «faillite» de la culture germanique.⁵⁵ Mais, dès ses «Réflexions sur l'Allemagne», Gide a cependant réussi à discerner l'importance de cette vision germanique des choses qui est, de toute évidence, plus que qualité nationale et qui devient par l'«absence de profil», par l'«absence de forme», une «matière élastique»⁵⁶, une façon de percevoir l'arrière des choses en surmontant «une horreur de l'informe»⁵⁷ qui est, elle-même, peur de la «complexité».⁵⁸ Rien ne définit mieux cette convergence d'une certaine vision de l'œuvre de Dostoïevski, de Nietzsche, et des idées de Gide que la fonction de «reconnaître» telle que Gide la présente dans son *Dostoïevski* comme «dans cet état psychologique anormal, une sorte d'invitation à se révolter contre la psychologie et la morale du troupeau».⁵⁹

Le procès est un modèle de ce genre d'observation du réel et surtout de cette opposition entre les tenants de la psychologie des clartés et ceux qui défendent la croyance en une existence de l'insondable dans la psychologie des adolescents.⁶⁰ L'acte d'accusation va réserver bien des surprises dès que l'on débordera le fait brutal, la simple analyse de l'acte criminel. Le *Berliner Lokalanzeiger* révèle que Krantz était aussi un poète, que l'on a trouvé dans son *Journal* un poème intitulé «Meurtre» qui commence de la manière suivante :

*Sur le sol est le cadavre
Celui de mon ami Robert Krauder
De la plaie s'écoule lentement
Du sang rouge sur la terre grise... 61*

Le débat s'ouvre alors sur ce thème. Le poème fait l'objet d'une étude du Dr. Hans von Hentig, éditeur du mensuel de psychologie criminelle (*Monats-*

54. *Ibid.*, p. 154.

55. Gide, *Incidences* (Paris : Gallimard, 1924), pp. 14-5.

56. *Ibid.*, p. 16.

57. Gide, *Dostoïevski*, éd. citée, p. 155.

58. *Ibid.*, p. 153.

59. *Ibid.*, p. 156.

60. Notons que Gide regrette «le peu de place que tient l'enfant dans le roman français» (*Dostoïevski*, p. 155).

61. *Berliner Lokalanzeiger*, 9 févr. 1928 : «Auf dem Boden liegt die Leiche / Meines Freundes Robert Krauder ; / Aus der Wunde sickert langsam / Rotes Blut zur grauen Erde...»

schrift für Kriminalpsychologie), dans le *Berliner Zeitung* du 11 février 1928. Et la défense demande au président de faire venir à la barre l'écrivain Arnolt Bronnen⁶² qui devait lui-même démontrer que ce poème n'est qu'une variation sur un thème puisé chez l'écrivain Klabund. Les juges et les journalistes s'aperçoivent, comme il est dit dans le *Berliner Lokalanzeiger*, que le « portrait » de Krantz ne peut être fait « en noir ou en blanc ».⁶³ Le journaliste du *Berliner Lokalanzeiger* s'étonne même de l'intérêt que le public porte à Krantz : « Mais pourquoi ce déploiement de public, pourquoi cette levée en masse ? ».⁶⁴ Ce roman-feuilleton va, au jour le jour, remplir les suppléments des journaux berlinois. Le 10 février, c'est l'audition de Hilde Scheler à laquelle le *Berliner Lokalanzeiger* donne comme titre : « Le chemin au bord du gouffre » (« Weg am Abgrund »). Dans son supplément du 11 février, la *Vossische Zeitung* consacre toute une page à « la tragédie des jeunes » (« Die Tragödie der Jugendlichen »). Et Sling résume le tout en ces mots : « Quatre heures de cours public sur la psychologie féminine ».⁶⁵ La jeune fille, qui avait été au centre du drame, se voit poser les questions les plus diverses, notamment celle de savoir pourquoi elle a quitté Paul Krantz pour s'enfermer avec Stephan dans la chambre à coucher : « Hans me plut tout à coup, à ce point que tout m'était égal. »⁶⁶ Et l'on rentre alors dans ce que Gide appelle justement en 1930 les « régions inexplorées », les « *terrae incognitae* » sur « la carte de l'âme humaine ».⁶⁷ Dans son article de la *Vossische Zeitung*, Sling définit ces conflits dans lesquels est enfermée la psychologie des lignes droites, celle que Gide juge incapable de fournir une explication valable à bien des actes d'adolescents :

cet être enflammé par l'amour, Hilde Scheler, qui, à seize ans, a déjà pourtant traversé de nombreuses épreuves, ne correspond pas le moins du monde aux conceptions que s'en font ceux qui exigent d'une telle jeune fille qu'elle donne l'impression d'un être perdu et dépravé.⁶⁸

Cette jeune fille fut pourtant mise à la porte d'un établissement de danse

62. Arnolt Bronnen (1895-1959), ami de Brecht, puis des nazis, puis des communistes. Il écrit notamment la pièce *Vatermord (Parricide)*, dont la première eut lieu le 14 mai 1922.

63. *Berliner Lokalanzeiger*, 9 févr. 1928.

64. *Ibid.* : « Aber warum der Aufmarsch, warum des Aufgebot ? »

65. *Vossische Zeitung*, 11 févr. 1928 : « Vier Stunden Vorlesung über weibliche Psychologie ».

66. *Ibid.* : « Ich hatte Hans Stephan plötzlich so gern, dass mir alles agel war. »

67. Gide, *Ne Jugez pas*, éd. citée, p. 98.

68. Sling, « Die Tragödie der Jugendlichen : hilde Scheller », *Vossische Zeitung*, 11 févr. 1928.

« parce qu'elle s'était comportée d'une manière inconvenante » !⁶⁹ Évanouissement de la jeune fille : le procès prend des aspects de plus en plus spectaculaires. Le 11 février, c'est le Polizei-Präsident qui témoigne au procès. Et c'est immédiatement le problème même de la jeunesse qui est soulevé. Le 12 février, le *Berliner Lokalanzeiger* publie un article de Friedrich Hussong qui porte le titre significatif de « Pères et fils » (« Väter und Söhne »), dans lequel il est dit :

La tragédie de la jeunesse ? Bien. Mais est-elle quelque chose d'autre que le revers de la tragédie des adultes, de leur méconnaissance de la jeunesse, de leur absence de réflexion sur ce qui se passe, de leur impuissance face à tout ce qui est... plus que commerce et intérêts mercantiles.⁷⁰

Le drame devient social et même politique : le 12 février, le *Berliner Lokalanzeiger* annonce que le procès Krantz a été évoqué devant le Reichstag.⁷¹ Et, le 14 février, le *Vossische Zeitung* se fait l'écho des critiques venues de députés appartenant au Deutschnationale Partei, conservateurs choqués par les articles parus sur ce procès.⁷²

Mais que vient faire André Gide dans cette montée des attaques contre l'éducation des jeunes ? Il n'est pas seulement un spectateur attentif. Il est aussi bien présent dans cette discussion et cela depuis un certain temps. La popularité de l'écrivain français n'est pas séparable d'une remise en cause des valeurs morales. Et le procès Krantz est en train de se préparer lorsqu'est publié, dans la *Weltbühne* du 10 janvier 1928, un article de Béla Balazs⁷³ sur *Les Faux-Monnayeurs* qui viennent de paraître, dans la traduction de Ferdinand Hardekopf, à la Deutsche Verlags-Anstalt. Béla Balazs intitule son article : « L'Avenir appartient aux bâtards » (« Die Zukunft gehört den Bastarden »). Et il propose comme sous-titre : « La dernière génération » (« Die letzte Generation »). Le jugement global qu'il porte sur l'œuvre est, en quel-

69. *Ibid.* : « ... da sie sich ungebührlich benommen habe. »

70. Friedrich Hussong, « Väter und Söhne », *Berliner Lokalanzeiger*, 12 févr. 1928.

71. *Berliner Lokalanzeiger*, 12 févr. 1928 : « Der Krantz Prozess in den Reichstag. »

72. *Die Vossische Zeitung*, 14 févr. 1928.

73. Béla Balazs, né en 1884 (Hongrie) et mort en 1949 à Budapest. Il fit des études de philosophie à Budapest, devint un spécialiste du cinéma et du théâtre ainsi qu'un auteur dramatique. Il participa à la révolution hongroise à la fin de la Première Guerre Mondiale, fut nommé chef de la section consacrée à la littérature au commissariat chargé de l'éducation populaire dirigé par Georg Lukacs. En 1919, il s'enfuit à Vienne. En 1926, il gagna Berlin et il fut alors le président de l'association allemande du théâtre ouvrier (Deutscher Arbeiter-Theater-Bund) et membre de l'association des écrivains prolétariens et révolutionnaires (Bund proletarisch-revolutionärer Schriftsteller). En 1931, il émigra en URSS. De 1932 à 1946, il est professeur à l'Académie moscovite du Film. En 1946, il rentre à Budapest.

que sorte, une pierre jetée dans ce débat que le procès Krantz va développer jusqu'à l'insoutenable. Béla Balazs donne une parfaite définition de l'attitude adoptée par tout un courant de gauche sous la République de Weimar qui admire certes Gide, quand ces écrivains de gauche comparent l'auteur français aux représentants de la littérature bourgeoise allemande, mais qui lui reproche son impossibilité à se dégager de la vision bourgeoise des réalités politiques et sociales, vision qu'expriment par exemple les libéraux de la *Literarische Welt*, autour de Willy Haas tant attaché à l'œuvre de Gide.⁷⁴ Pour Béla Balazs, «le thermomètre incroyablement sensible qui, ici [dans *Les Faux-Monnayeurs*], trace les courbes exactes de température, ne peut pas établir un diagnostic». Autrement dit, l'œuvre de Gide traduit parfaitement la dégradation des mœurs dans la bourgeoisie, mais elle est incapable de fournir des remèdes. De l'avis de Béla Balazs, le roman de Gide est «un document de son temps qui a une extraordinaire importance» («ein Zeitdokument von ausserordentlicher Wichtigkeit»). Car c'est l'expression du «déracinement de la société bourgeoise» qui se fait jour dans *Les Faux-Monnayeurs* («die hoffnungslose Entwurzeltheit der bürgerlichen Gesellschaft»). Ce que Gide, pour le critique allemand, n'a point perçu, c'est que justement il nous décrit «la dernière génération d'une classe sans espoir» (die letzte Generation einer hoffnungslosen Klasse). Ici se place la ligne de partage entre Gide et ceux qui découvrent dans les personnages des *Faux-Monnayeurs*, sur leur visage, dans leur regard, les marques de la «catastrophe intellectuelle de toute une génération» («Von der geistigen Katastrophe einer ganzen Generation»). Ne nous y trompons pas, nous sommes ici à un moment capital dans toute l'étude des rapports de Gide, de sa pensée avec un monde germanique, pour ne pas dire européen, en train de connaître des changements différents de ceux enfermés dans un simple conflit de génération. Le procès Krantz va se dessiner en arrière-plan de cette parution des *Faux-Monnayeurs*. Il marque la convergence, mais aussi la distance entre l'écrivain français et toute une génération qui s'en prend directement à la société bourgeoise. On retrouve dans l'analyse de Béla Balazs des qualificatifs qui pourraient tout aussi bien s'appliquer au climat régnant à Moabit qu'à celui dans lequel baignent les personnages des *Faux-Monnayeurs* : «Désordre intérieur, égarement, désespoir, dégénérescence sur toute la ligne. Aucune issue qui mène à un avenir quelconque.»⁷⁵

Ainsi se développe, «ce que Gide percevait bien», remarque Béla Balazs,

74. V. notre article : «Un hebdomadaire berlinois au service des intellectuels : André Gide et *Die literarische Welt*», *BAAG* n° 58, avril 1983, pp. 145-72.

75. Béla Balazs, «Die Zukunft gehört den Bastarden», *Die Weltbühne*, 10 janvier 1928 : «Verwirrung, Verlorenheit, Verzweiflung, Verkommenheit auf der ganzen Linie. Kein Ausweg, der in eine Zukunft führt.» (p. 57).

c'est-à-dire «l'atmosphère suffocante, dangereusement phosphorescente, d'une pensée fatale et sans raison d'être, qui se consume elle-même, comme l'estomac vide» et cela dans «la serre philosophique de ce monde culturel dans lequel sont plongés les personnages de Gide».76 Mais ce que, suivant Béla Balazs, Gide oublie, c'est que la question que pose la jeunesse sur le sens de la vie «par delà l'individu» ne peut trouver de réponse que dans «un engagement qui dépasse l'individu».

La réflexion sur le roman de Gide débouche sur une prise de position claire face à la société bourgeoise devant laquelle la jeunesse ne peut avoir qu'une volonté de révolte. Mais «ce désir de sortir des limites qui les gênent», les jeunes ne peuvent l'accomplir, selon Béla Balazs, dans la société admise par Gide. Nous sommes au cœur de la discussion de cette année 1928 lorsque le critique ajoute, à propos des *Faux-Monnayeurs*, que la seule possibilité qui s'offre à ces jeunes, c'est alors de s'attaquer à «la famille», au «Code Pénal» et à «la morale» («Familie, Strafgesetzbuch, Sittlichkeit»). En fait, ces jeunes «ne savent pas où le bât les blesse quand ils partent à la recherche d'aventures» et André Gide, lui, «ne sait que parler de cors au pied».

Cette discussion prend parfois, sous la République de Weimar, un aspect de querelle. Elle oppose essentiellement les tenants de la conception marxiste de l'art et ceux attachés à une vision plus bourgeoise de l'art, toutes les nuances étant d'ailleurs possibles. Face aux *Faux-Monnayeurs* de Gide, la réflexion, menée sur un ton et avec un jeu d'images propres à cette période riche en formules frappantes, se développe sur deux voies quelque peu différentes. D'une part, il y a évidemment chez Béla Balazs une méfiance vis-à-vis d'une vision du monde qui ne condamne pas radicalement les faiblesses de l'univers bourgeois dans lequel la jeunesse est privée de toute espérance, livrée à la misère (n'oublions pas que le nombre des chômeurs tourne autour de deux millions et que la crise allemande est de plus en plus solidaire des faiblesses de l'économie américaine à cette époque). D'autre part, le débat est aussi lancé sur un plan plus général, celui de la liberté humaine et de la place de la jeunesse dans la société moderne. Certes les deux problèmes sont liés. Mais ils sont souvent abordés parallèlement par de nombreux auteurs, journalistes, comme dans le cas du procès Krantz. Dans l'article de Béla Balazs, *Les Faux-Monnayeurs* apparaissent comme une œuvre qui ne pose pas la question fondamentale, celle des jeunes qui non seulement veulent fuir la famille, mais aussi ne peuvent, contrairement à ce qui se produit, de l'avis de Béla Balazs, chez Gide, s'insérer dans la société. C'est en 1929 que paraît, par ailleurs, en Allemagne le roman

76. *Ibid.*, p. 58 : «so entsteht in dem philosophischen Treibhaus dieser Geisteskultur die gefährlich phosphoreszierende Stickluft eines unanwendbaren und gegenstandslosen Denkens, das sich — wie der leere Magen — selber verzehrt».

d'Alfred Döblin *Berliner Alexanderplatz* avec le personnage de Franz Biberkopf, être ballotté au milieu des réalités diverses. Pour Béla Balazs, Gide ne répond pas à une question importante, la seule qui compte :

que doivent faire ces malheureux qui, hors de leur société bourgeoise, ne trouvent d'autres formes nouvelles d'existence que dans le vol, l'escroquerie et le meurtre ?⁷⁷

Et c'est à partir de cette remarque que Béla Balazs aborde le deuxième problème, celui de la jeunesse en général. Car une des grandes préoccupations de toute une partie de la pensée allemande, durant cette période, est bien de comprendre l'adolescence et plus particulièrement les rapports entre la sexualité des jeunes et les contraintes de la société. S'appuyant sur l'œuvre de Robert Musil, *Les Égarements du pensionnaire Törless* (*Die Verwirrungen des Zöglings Törless*), parue dès 1906, Béla Balazs découvre chez Gide un côté positif dans l'analyse de ces problèmes :

La crise dangereuse de la puberté intellectuelle ne fut jamais encore montrée d'une manière aussi détaillée. Les forces les plus précieuses de l'intellect en train de s'éveiller se pervertissent étant donné le manque de buts véritables.

Et, ainsi, «des idées, qui ne peuvent pas se concrétiser, conduisent à des spéculations philosophiques jusqu'au bordel et les extases mystiques, jusqu'à l'onanie et l'homosexualité». C'est ici que l'œuvre de Gide attire l'intérêt de bien des commentateurs allemands. En effet elle est alors très proche des préoccupations que tout un courant de pensée développe durant ces années qui précèdent la Grande Crise de 1929. Béla Balazs, situé à gauche de l'échiquier politique, n'est point le seul à aborder ces problèmes qui vont contribuer à ce qu'il faut bien appeler le succès du procès Krantz, un phénomène de société, comme nous dirions en 1984. Dans la même *Weltbühne* de Berlin et justement à la suite du procès Krantz paraissent deux articles qui montrent la proximité des points de vue entre l'analyse faite par la critique allemande des *Faux-Monnayeurs* de Gide, en quelque sorte l'utilisation de cette œuvre, et les préoccupations du temps. Le 21 février 1928, Gerhart Pohl se demande «ce qui s'était passé...». Et il condamne une justice qui a fait de la «catastrophe d'une jeunesse laissée à elle-même» l'objet de «potins et de spéculations».⁷⁸ On ne peut être plus dur. Et, le 13 mars 1928, Arthur Eloesser intitule son article tout simplement : «Assassins pour nous».⁷⁹ Il reprend ainsi le titre

77. *Ibid.*, p. 58 : «Aber was sollen die Unglücklichen tun, die jenseits ihrer bürgerlichen Gesellschaft nur Diebstahl, Betrugerei und Mord als neue Lebensformen finden?» (Le texte intégral de l'article de Béla Balazs est reproduit dans la suite du «Dossier de presse des *Faux-Monnayeurs*» publiée dans le présent BAAG.)

78. Gerhart Pohl, «Komödie vor uns Allen», *Die Weltbühne*, 21 févr. 1928, p. 278 : «Diese Katastrophe einer ungeführten Jugend wurde Anlass zu Tratsch und Spekulation.»

d'une pièce de Willi Schäferdieck. Et, toujours dans la *Weltbühne*, le 6 mars 1928, Hermann Zucker analyse les thèmes largement développés depuis le début de l'année 1928. Faisant un large résumé du procès Krantz, ne parle-t-il pas d'une «génération de suicidés» («Generation der Selbstmörder») ! A ses yeux, une première constatation s'impose :

A une époque qui pense d'une manière si uniforme que presque aucune autre auparavant, une génération, que sa vie standardise du berceau au tombeau, découvre une nouveauté. C'est que tout enfant est en vérité une individualité.⁸⁰

Les derniers temps du procès Krantz ont mis en valeur cet aspect des choses. En effet, après toute une série d'incidents, un long exposé sur «la misère sexuelle des jeunes gens» (*Vossische Zeitung*, 17 février), la maladie de Krantz, la fin de son incarcération (le 15 février), c'est le Dr. Magnus Hirschfeld qui viendra déposer à la barre, en tant qu'expert. Il soulignera que la puberté a développé chez le jeune Krantz «une irritabilité du système nerveux».⁸¹ Et, le 21 février 1928, la *Vossische Zeitung* peut annoncer que Krantz a été acquitté. Et, dans le même quotidien, le 22, Walter von Molo résume la situation :

Je n'accuse pas les générations d'un certain âge ni les adultes. Ils connaissent, à cause des mutations de leur époque, des difficultés comme la jeunesse. Mais ils doivent modestement apprendre à découvrir cet état de choses et à l'admettre. Alors la «mauvaise» jeunesse retrouvera amour, attention et respect... La jeunesse ne veut simplement pas être bernée et nous la bernons...⁸²

L'histoire semblerait terminée. Krantz est libre. Gide est rentré à Paris. Tout a été, en apparence, dit sur la «nouvelle» jeunesse. Et pourtant la mémoire gidienne va nous jouer une surprise !

Paul Krantz va retrouver une vie normale. Il aura d'ailleurs l'occasion de rendre visite à Magnus Hirschfeld «dans son institut spacieux et même luxueux».⁸³ Il assista à ses cours dont il avoue que «le niveau» le «dépás-

79. Arthur Eloesser, «Mörder für uns», *Die Weltbühne*, 13 mars 1928, p. 412.

80. Hermann Zucker, «Generation der Selbstmörder», *Die Weltbühne*, 6 mars 1928, p. 364 : «In einer Zeit, die so uniform denkt, wie kaum eine andre vorher, entdeckt ein Geschlecht, das sein Leben von der Wiege bis zur Bahre normt, die Neuigkeit, dass jedes Kind eigentlich eine Individualität sei.»

81. *Berliner Tageblatt*, 18 févr. 1928.

82. *Die Vossische Zeitung*, 22 févr. 1928 : «Ich klage die älteren Generationen und die Erwachsenen nicht an — sie sind durch die Umwandlung der Zeit in Not wie die Jugend — aber sie müssen das bescheiden rinsehen lernen und zugeben, dann wird die "schlechte" Jugend Liebe, Teilnahme und Achtung wieder empfinden... Die Jugend will bloss nicht belogen werden, und wir belügen sie — das hat der Krantz-Prozess erschreckend bestätigt.»

83. Ernst Erich Noth, *Mémoires d'un Allemand* (Paris : Julliard, 1970), p. 119. Ernst Erich Noth signale qu'il ne présentait «pour la curiosité de Hirschfeld qu'un inté-

sait». ⁸⁴ Il fit des études d'allemand, de philosophie, d'histoire et de sociologie, gagna Francfort, prit un pseudonyme : Ernst Erich Noth. ⁸⁵ Il devint journaliste à la *Frankfurter Zeitung* et écrivain. En 1931 paraît son roman *Die Mietskaserne* qui sera publié, en 1935, en France sous le titre de *L'Enfant écartelé*, dans la collection pour romans étrangers «Feux croisés», chez Plon. C'est Gabriel Marcel qui avait choisi lui-même le titre de cette traduction. ⁸⁶ Le 5 mars 1936, Ernst Erich Noth connaît alors le sort de beaucoup d'intellectuels allemands : il part en exil, arrive en France où il travaillera notamment aux *Cabiers du Sud*. Et c'est à cette époque que les chemins d'André Gide et d'Ernst Erich Noth von se croiser. En effet l'écrivain allemand fut amené, en 1937, à jouer une pièce de Gabriel Marcel, *Le Dard*, tout d'abord au Théâtre des Arts, puis au théâtre de la rue Fontaine, «en plein quartier Pigalle», ce qui créa une situation burlesque. Car, comme le raconte Ernst Erich Noth, «quant au titre [de la pièce], il ne pouvait avoir, pour les profanes de ce quartier..., que ce sens érotique et nettement licencieux que l'auteur [Gabriel Marcel] de la pièce était le seul à ne pas avoir perçu». ⁸⁷ Dans cette œuvre, Ernst Erich Noth tenait le rôle d'un Allemand chantant un lied de Hugo Wolf. Toujours est-il que Gide se décida, le 18 juin 1937, à aller voir la pièce de Gabriel Marcel, qu'il déclara «avoir pris grand plaisir à cette pièce» et remarqué «un acteur surtout, l'auteur allemand Erich Noth» qui l'«a ravi par son naturel, la justesse de ses intonations». ⁸⁸ Gide semble avoir pris ses renseignements ou se souvient-il de 1928 lorsqu'il parle de Noth comme d'un «auteur» ? Et, malgré un emploi du temps très chargé, le 21 du même mois, il retourne voir la pièce en compagnie, cette fois, de la Petite Dame qui avoue que la pièce est «portée à son maximum par le jeu d'Erich Noth» ⁸⁹, alors que ce dernier déclare que ce rôle était tout à fait secondaire. ⁹⁰ Gide a-t-il fait partager à la Petite Dame son enthousiasme ? Ernst Erich Noth ne laisse, pour sa part, aucun doute sur la cause de l'intérêt éprouvé par Gide à son égard :

les motifs initiaux de Gide de chercher à faire ma connaissance n'en étaient

rêt restreint. Les malheureuses aberrations biologiques et psychologiques qu'il étudiait de préférence, il n'en avait été question, dans mon drame d'écolier, que de façon superficielle». (p. 120).

84. *Ibid.*, p. 120.

85. *Ibid.*, p. 230.

86. *Ibid.*, p. 225.

87. *Ibid.*, p. 302.

88. *Les Cabiers de la Petite Dame*, t. III, 1975, p. 24.

89. *Ibid.*, p. 26.

90. Ernst Erich Noth, *op. cit.*, p. 442.

pas moins troubles. Bien entendu, il n'ignorait pas que Paul Krantz et Ernst Erich Noth étaient une seule et même personne — ce que je n'ai d'ailleurs jamais cherché à cacher — mais il ne s'intéressa tout d'abord et ostensiblement qu'au premier. Cette curiosité non dissimulée et même un tantinet morbide a exposé nos premiers rapports à une dure épreuve, car ses questions paraissaient inspirées davantage par un louche appétit d'insolite que par une sympathie compréhensive.

Ernst Erich Noth n'apprécia guère la curiosité de Gide qu'il interprète ici encore d'une manière assez « neutre » en parlant d'« appétit insolite ». Il ne semble pas s'être véritablement attaché à comprendre ce qui, dans les faits, provoque la curiosité gidienne qu'il réduit assez rapidement à un goût du « louche », à « un flair aigu pour la boue et le sordide ». Certes il n'a pas apprécié le fait que Gide aille « indiscretement » questionner « des relations communes sur, déclare Ernst Erich Noth, mon affaire ». Il fut même « désagréablement surpris ». ⁹¹ Il est facile de découvrir ici une attitude qui est en fait proche de celle adoptée, à la même période, par Maurice Lime dans son livre *Gide, tel je l'ai connu*. ⁹² Que la curiosité gidienne se soit tournée vers le participant à une affaire dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle étonna de nombreux intellectuels, ne vient pas à l'idée d'Ernst Erich Noth qui, dans une certaine mesure, offre ainsi son appui à toute une campagne qui vise bien à faire de la curiosité gidienne quelque chose d'uniquement malsain alors qu'il s'agit beaucoup plus de cerner l'insaisissable. Durant les représentations du *Dard*, Ernst Erich Noth signale par ailleurs que Gide vint le voir dans sa loge, « après la représentation ou pendant l'entr'acte » et qu'il échangea alors avec l'écrivain français toute une série de réflexions sur l'URSS. Cela se passa en juin 1937 ; c'est en novembre 1936 qu'était paru le *Retour*. En juin 1937 sont publiées les *Retouches*. Et Gide de confier à Noth que « c'est infiniment pire que je ne pouvais l'avouer », mais qu'« il faut songer à la cause de la justice sociale, qui demeure tout aussi noble et urgente, même si là-bas elle a été faussée et trahie ». ⁹³

Étrange évolution, étrange histoire qui est celle des préoccupations de l'écrivain : le politique l'emporte sur l'individuel. Mais l'essentiel reste bien de percevoir la nature même de cette curiosité qui anime Gide jusqu'en 1937, bien après le procès Krantz et qui, sous certains de ses aspects, peut rappeler celle décrite par Robert Ricatte à propos de Jean Giono. Citant l'« Avertissement » d'*Angélique*, Robert Ricatte met en valeur, chez Giono, le refus des

91 *Ibid.*, p. 302.

92 Le chap. XXII du livre de Maurice Lime, *Gide, tel je l'ai connu* (Paris : Julliard, 1952), s'intitule « L'Enfer boueux » (p. 170).

93. Noth, *op. cit.*, p. 305.

«courbes régulières». Il parle des «détours de la curiosité».⁹⁴ Comment ne point percevoir ici la même méfiance pour les lignes droites, pour la logique que celle énoncée dans *Ne Jugez pas*⁹⁵, œuvre dans laquelle Gide est parti à la recherche «des faits à peu près incompréhensibles»? Dans *La Nouvelle Revue Française* de novembre 1927⁹⁶, c'est justement «la curiosité» que Gide place en tête de sa réflexion et son but suprême, «l'étude de l'âme humaine» ne peut justement être menée à bien que «par les chemins les plus détournés». Or «la curiosité» est «fascination» des «insolites et brillants objets». Elle est force «qui nous entraîne vers l'inconnu». La voie n'est pas directe, mais au contraire renoncement à «une finalité que, dit Gide, je me refuse à voir dans la nature». Elle est en fin de compte course aux «mystères» par les voies les plus indirectes. Et seule cette «curiosité» est source de progrès. Car elle demeure incitation à la «découverte». Ce n'est d'ailleurs pas par hasard. Gide le souligne lui-même, que cet article sur «la curiosité» est accompagné d'une dédicace à Jean Strohl. La «curiosité» est proche d'une science, celle qui refuse la spécialisation et s'attache à découvrir les multiples chemins cachés de l'âme humaine, ce travail n'étant plus simplement «littérature», mais examen attentif des «précisions» issues de l'observation des faits divers et d'une «masse de documents» qui constituent des «archives» dont Gide déclare à Jean Lambert qu'il serait possible un jour de les rendre publiques.⁹⁷ Cette action faisait peut-être bien partie de la construction de cette «œuvre durable» dans laquelle Gide entrevoit sa véritable mise humaine.⁹⁸ Dans ce cas, l'affaire Krantz, ainsi que bien d'autres, est non pas du domaine du malsain, mais de celui d'une contribution nécessaire à l'étude de l'âme humaine.

Nous remercions Mme Catherine Gide de nous avoir autorisé à reproduire la lettre de Magnus Hirschfeld, ainsi que M. Manfred Baumgardt, de la Magnus-Hirschfeld-Gesellschaft, qui a bien voulu nous fournir des indications détaillées sur les droits de publication en ce qui concerne les écrits de Hirschfeld, indications qui débouchent sur la constatation que ces droits ne semblent bien être passés dans les mains de personne (Lettre adressée par M. Baumgardt à l'auteur de cet article le 16 juillet 1983).

94. Robert Ricatte, «Giono ou les Détours de la curiosité», *Magazine littéraire*, n° 162, juin 1980, p. 30.

95. Gide, *Ne Jugez pas*, éd. citée, p. 142.

96. Gide, «Chronique des faits divers. I. — La Curiosité», *La NRF*, novembre 1927, pp. 666-8.

97. Jean Lambert, *Gide familier* (Paris : Julliard, 1958), p. 178.

98. Gide, *Journal 1939-1949*, p. 322 (19 janvier 1948).

اندریہ چید

من أبطال الأساطیر اليونانیة

أودیب

تیسوس

ترجمة
طه حسين



دار الکاتب المصری

*Page de titre intérieur de l'édition arabe d'Œdipe et de Thésée,
traduits par Taha Hussein (Le Caire, 1946).*